» Malheureusement le peuple, depuis longtemps déjà, sait à quoi s'en tenir sur le charlatanisme ministériel et il demande d'autres récits. Mais M. Neftzer, pas plus que M. Peyrat, pas plus que M. Taxile Delord, pas plus que M. Guéroult, n'osent les lui donner par qu'ils commencent à s'apercevoir que le peuple est devenu graduellement plus intelligent qu'eux, qu'il leur échappe et qu'il les laisse s'envelopper dans leur papiers conservateurs, pour aller dans les réunions publiques et privées faire la répétition générale de la République. »

. . . . . .

« Dans la septième circonscription comme dans la première, si les électeurs n'ont pu encore organiser le gouvernement direct, ils ont au moins établi le député direct. Dans ces circonstances, et puisqu'il est maintenant bien constaté que les populations ont des opinions à elles, il est de toute justice qu'elles aient aussi un journal à elles.

» C'est dans ce but que nous fondons la *Marseillaise*. Le peuple, qui jusqu'à présent avait laissé les autres penser pour lui, pourra y démontrer qu'il pense par lui-même. Nous y étalerons ses plaies politiques et sociales, et c'est avec lui que nous en chercherons le remède. A côté des toilettes des Tuileries, nous enregistrerons les misères des faubourgs.

» On saura de quoi déjeune un souverain et de quoi dîne un ouvrier mineur. Nous comparerons les deux genres de cassettes où l'un et l'autre fouillent tour à tour. Et s'il se trouve parmi nos lecteurs des hommes ou même des femmes qui jusqu'ici se sont effarouchés à l'idée des réformes profondes que réclame la société moderne, nous espérons en faire avant peu de temps des socialistes malgré eux. »

Henri Rochefort.

C'est toujours, comme on voit, la même note et la même littérature. Mais il y a dans ces déclamations qui voudraient bien être terribles et qui ne sont que ridicules, un aveu précieux à recueillir. M. Rochefort appelle les réunions publiques de Paris la « répétition générale de la République. » D'où nous concluons que la République de M. Rochefort essaierait de mettre en pratique les théories que l'on débitait jadis à Belleville. Voilà une déclaration qui ne peut faire que le plus grand bien au gouvernement et M. Rochefort serait subventionné pour agiter le spectre rouge devant les honnêtes gens qu'il n'écrirait pas d'autre façon. La *Marseillaise* veut faire des socialistes ; elle fera des bonapartistes.

La *Marseillaise* publie aussi une lettre signée du citoyen Raspail. Après une lecture attentive de ce document, nous le déclarons apocryphe : il ne contient pas en effet, une seule ligne contre les jésuites.

Il y a cependant un bon mot dans le journal de M. Rochefort, un mot vraiment spirituel. Le voici :

« La police a interdit la vente de la *Marseillaise* sur la voie publique. Le public n'en sera pas plus surpris que nous ne l'avons été nous-même.

» L'Empire ne perd jamais l'occasion de faire une faute. Nous serons toujours heureux de lui en fournir l'occasion. »

Après la *Marseillaise*, la *Cloche*. C'est hier aussi qu'a paru le journal transformé de M. Louis Ullbach. Ici au moins, il y a du vrai style, et si l'autorité est déchirée à chaque ligne, la langue est au moins respectée. C'est déjà quelque chose. Le premier article est signé Ferragus. Voici son début :

« C'est un grand avantage que de n'avoir point à faire de profession de foi. C'est une assez vive satisfaction d'amour-propre que de pouvoir dire à ses lecteurs : Je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, l'ennemi absolu d'un régime qui blesse notre fierté, notre conscience et notre bon sens.

» Ce que j'ai fait tous les huit jours dans la *Cloche-Petit livre*, je le ferai tous les jours dans la *Cloche-Journal*. Je ne suis pas le barbier du roi Midas, mais je sais le fameux secret des oreilles d'âne, et je veux que chacune de ces feuilles, en s'envolant, le répète comme les roseaux retentissants de la fable.

» Ce qui m'offense dans le régime actuel, ce n'est pas seulement son passé, ses actes violents, le prix qu'il a mis à des services qu'on ne lui demandait pas, son indécision perpétuelle aussi funeste que ses violences ; c'est son manque d'esprit.

» Toutes les tyrannies sont odieuses ; mais il en est qui luttent contre le mépris, en se satisfaisant de la haine. Celle que nous avons soufferte depuis tant d'années a été une injure à la patrie de Voltaire.

» L'histoire pardonne quelquefois aux tueurs d'hommes, elle ne pardonne jamais à ceux qui tuent les idées, par qu'elle pèse les résultats.

» Nous essaierons de devancer l'histoire. Nous grouperons, nous conduirons à la bataille tous ceux qui veulent combattre avec l'esprit, avec le rire, humain, invincible, autant qu'avec la raison et la colère. Voilà pourquoi nous nous efforcerons de faire un journal sérieux au fond, sans qu'il soit ennuyeux dans la forme. »

Ferragus-Ullbach termine ainsi :

« La *Cloche* veut être la voix de ces électeurs parisiens qui ont donné courage et confiance aux électeurs de la province.

« Elle n'a ni idole, ni relique, ni pontife. Elle prétend servir librement la liberté, rien que la liberté, mais toute la liberté.

« Indulgente pour l'utopie, sévère pour la réaction, inexorable contre le régime personnel, elle a l'ambition de combler une lacune dans les journaux littéraires. Elle n'a pris la place de personne; mais la place qu'elle a prise, personne, je l'espère, ne la lui prendra.

« S'il faut de l'opiniâtreté, j'ai fait mes preuves; s'il faut du talent, mes collaborateurs répondront.

« Puisqu'on n'a plus peur des mots, et qu'on emprunte au passé ceux qui ne sont pas encore du domaine politique, je résumerai cet avis au lecteur par cette simple déclaration : nous voulons faire un *Figaro... républicain*. »

Les autres journaux ne contiennent que des appréciations des débats des Chambres. Pour aujourd'hui, nous en ferons grâce à nos lecteurs.

ALFRED REBOUX.

Échos parlementaires.

— J'ai déjà vu jouer cette pièce. ?

— Parfaitement. Seulement, elle était en vers.

— Les *Burgraves*, je crois ?

— Les *Burgraves*, en effet.

— Fameuse pièce, dans laquelle on voit un vieux, aïeul du grand-père d'un petit-fils de soixante-dix ans, qui fait des reproches sanglants à un autre vieux pour des faits qui se sont passés au temps de Pharamond.

∴

— Oui, je me souviens. Alors l'autre vieux qui n'est qu'un trisaïeul, lui dit à son tour sa petite affaire. Le premier vieux a commis des horreurs du vivant de Charlemagne.

— C'est cela. Je suis tout à fait au courant. Qu'est-ce qui joue le premier vieux de la droite ?

— C'est M. Burin des Roziers. Il reproche à l'ancien de la gauche d'avoir, en 1848, introduit la politique dans la justice en suspendant des magistrats.

∴

— Et le vieux de la gauche ? N'est-ce point Frédérick Lemaître ? La même voix, mêmes intonation, mêmes gestes !

— Non ; c'est M. Crémieux, ancien garde des sceaux sous la république. Il se défend.

— J'ai aboli le serment politique pour le magistrat.

— Je n'ai jamais destitué personne.

— Jamais je n'ai envoyé un magistrat à Cayenne, comme vous, en 1851 !

∴

Bon. Les deux familles s'en mêlent. Oh, ce jeune ! Je vous demande un peu ce qui lui prend ?

Il prend le parti du vieux de droite, son archi-trisaïeul.

∴

— Mais jeune homme — vous ne pouvez pas vous souvenir de cette histoire. Vous n'étiez pas né alors !

Là, c'est bien ! jeune Dugué de la Fauconnerie, vous avez réuni toutes vos interruptions en un petit discours. Vous voilà soulagé. Regagnez votre place et ne faites pas trop de bruit.

∴

Tiens, on baisse le rideau et il n'y a pas de musique ? Mais au *Théâtre-Français*....

Nous sommes au Corps législatif, et on vient de jouer non pas les *Burgraves*, mais *un incident du procès-verbal*, une pièce à succès depuis quelques jours.

∴

Sérieusement, c'est pitié que cette guerre à coup de souvenirs et de dates :

1848 !

1851 !!!

1848 !!!!

1851 !!!!!!

En 1869, messieurs, si nous en causions un peu ?

∴

On rit.

C'est bien naturel. M. Haentjens fait une proposition pratique et sensée.

Il demande qu'on mette à l'étude un mode de votation mécanique, abrégeant le vote à l'urne.

Ils rient ! ça leur paraît monstrueux. Utopie !

Naturellement. M. Haentjens a oublié de leur dire que cette mécanique à voter est en usage aux Etats-Unis depuis longtemps.

∴

Validons, validons, messieurs. Voilà bien du temps perdu. *Time is money*.

— Et c'est nous qui *paye*, dit un électeur de la première circonscription.

M. Lecesne, députéde la Seine-Inférieure et membre de la gauche, est validé sans discussion.

∴

Le théâtre représente M. Gevelot, inventeur des cartouches de chasse de ce nom, et député de l'Orne.

Il rapporte l'élection de M. Argence.

Il rapporte bien. C'est un chasseur.

∴

M. Argence ? Attendez donc. Très-célèbre! C'est lui qui écrivait en 1852 :

« Cette constitution (la constitution impériale), je jure de ne jamais lui obéir. »

Et aujourd'hui, comment va-t-il ?

Aujourd'hui il va plus mal et vous ?

∴

Il avait un rude adversaire : M. Casimir Périer, le fils du grand ministre.

Et M. Casimir Périer proteste ?

Oui' il se plaint. Entre autres manœuvres, on l'a présenté au dernier moment comme un ennemi de l'empire !

Eh bien ! il ne manquerait plus qu'il fût son ami.

∴

M. Martel — centre gauche — défend M. Casimir Périer.

M. Argence — républicain arcadien — défend M. Argence.

∴

M. du Miral a préidé.

Les députés ont organisé une bien drôle de scie à ce vice-préident peu sympathique.

M. du Miral est myope à ne pas voir le bout de son nez.

∴

Quant un député demande la parole, il ne voit pas le geste et entend seulement la demande.

Or, il est dans l'impossibilité absolue de dire : M. un tel, vous avez la parole.

∴

On lui crie maintenant :

— M'sieu, c'est d'Andelarre ! m'sieu, c'est Buffet.

M. du Miral est vexé. S'il pouvait l'être assez pour donner sa démission.

(Gaulois)

Chronique Locale

Ce numéro a un supplément.

Le *Progrès du Nord* publie la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

» Je viens vous soumettre quelques réflexions au sujet du débat formidable qui s'élève entre les libre-échangistes et les protectionnistes, avec prière de vouloir bien les insérer dans votre estimable journal, organe si dévoué aux intérêts du commerce.

» Le libre-échange sincère, réciproque, absolu, entre tous les produits de tous les peuples de la terre, serait une conquête humanitaire de premier ordre. Appliqué seulement entre deux, trois ou quatre peuples, il serait un grand bienfait.

» Mais le libre échange n'existe nulle-part, sauf en France, pour le malheur de l'industrie et du travail national.

« Les Etats-Unis veulent bien échanger sans droits tout ce qu'ils produisent à meilleur marché que nous, tandis qu'ils frappent de quatre et cinq fois leur valeur nos vins et nos eaux-de-vie.

» L'Angleterre a admis les blés et autres produits qui lui sont indispensables, s'ensuit-il qu'elle pratique le libre-échange ? Non, puisqu'elle frappe nos vins de 27,58 et de 68 fr. l'hectolitre.

» L'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, ne paient que 25 centimes par hectolitre pour l'introduction de leurs vins en France, quand les nôtres sont frappés chez eux d'un droit de 27 à 42 fr.

« Leurs traités avec nous sont donc essentiellement *protectionnistes*, aussi voyons-nous tous les peuples de la terre pourvoir aux tiers et aux deux-tiers de leurs dépenses par leurs douanes sur les produits étrangers, pendant que nous acceptons leurs produits presque gratis, et nous payons toutes nos dépenses en accablant nos propres produits.

» Il est évident que nous avons été les dupes du traité conclu avec l'Angleterre, j'en trouve la preuve dans la récompense nationale de un million accordé à Cobden pour avoir négocié ce fameux traité avec la France, qui, par son application immédiate, a paralysé notre commerce en tuant notre industrie.

Les Anglais, avec tous les avantages qu'ils tirent des économies de transport, combustible, contributions, etc., etc., etc., inondent la France de leurs produits ; ce qui fait que nous perdons tout ce qu'ils gagnent sur notre travail, puisqu'ils sont vendeurs et nous acheteurs, c'est-à-dire que nous payons leur production en laissant périr la nôtre.

» Le débouché, sur lequel nous comptions le plus pour nos vins, s'il ne nous fait pas complètement défaut, est une faible compensation aux souffrances de notre industrie, qui meurt.

» L'Anglais trouve nos vins trop fades pour son palais émoussé, il préfère ses bières, ses tafias, son rhum, son porter et les vins forts et alcooliques d'Espagne.

» Les pays viticoles, au lieu de demander le maintien des traités, pour des débouchés qu'ils ne peuvent trouver à cause des droits énormes qui frappent l'introduction de nos vins, feraient donc mieux de nous donner la main et de demander avec nous la dénonciation des traités, l'abolition des octrois et l'abaissement des tarifs exagérés des chemins de fer. Ces mesures se réalisant tripleraient la consommation des vins, ce qui nous dispenserait de chercher des débouchés ailleurs, en portant l'aisance et le bien-être dans toutes les classes de la société, aussi bien au Nord qu'au Midi de la France.

» Recevez, etc.

» VERMEULEN »

M. Daubigny nous adresse ce matin la lettre suivante :

« Roubaix, dimanche.

» Monsieur le rédacteur,

» Veuillez avoir l'obligeance de rectifier une erreur de composition laissée passer hier par votre correcteur. En parlant de M. Rex, j'ai écrit : *sa diction* est sourde et désagréable, et non sa *direction*...

» Agréez, etc.

» DAUBIGNY. »

La commission administrative de la fanfare Delattre offrira à ses membres honoraires, le lundi 27 courant, à 8 heures précises, une soirée bachique, en son local, rue de Fourmoing, chez M. Autier-Delattre.

Voici le programme du concert qui sera donné par la Fanfare de Roubaix, à ses membres honoraires dans le salon de la Mairie, le dimanche 19 décembre :

Première partie.

Ouverture de *Zampa* (Hérold), Fanfare. — *L'Hirondelle morte*, romance avec accompagnement de quatuor (Ch. Pourny), Dujardin. — Caprice et variations pour basson (E. Desbonnets), E. Desbonnets. — *Les Martyrs aux arènes* (Laurent de Rillé), Chœur. — *Vous-tu la neige qui brille ?* Variation pour cornet à pistons (Arban), R. Allard. — *Allez, noble coursier*, romance (P. Henrion), Warin. — La *Grammaire de Bagasse*, chansonnette comique (***), Dekemper.

Deuxième partie.

Schiller Marsch (Meyerbeer), Fanfare. — *Les étoiles (images du cœur)* (H. Dupret), Warin. — Ouverture de l'*Ambassadrice* (Auber) Symphonie. — Les *Adieux du martyr*, avec accompagnement de quatuor (Guillot), Dujardin. — Chœur de *Faust* avec orchestre (Gounod), Chœur et Symphonie. — *Trente à table*, chansonnette comique (***), Dekemper.

Le piano sera tenu par M. Vandenbosche.

Pour toute la chronique locale ALFRED REBOUX

FAITS DIVERS

— Le *Droit* raconte ainsi l'histoire d'une voleuse ingénieusement jouée par sa victime : « Il y a quelques jours, la dame B..., apprêteuse en peaux de lapin, demeurant place de la Réunion, à Belleville (Paris), avait eu son porte-monnaie volé pendant qu'elle faisait ses provisions au marché de ce quartier. Depuis, en retournant au même endroit, elle avait remarqué une femme aux allures suspectes serrant de près les acheteurs et qui lui avait paru être sa voleuse.

« Pour s'en assurer, elle eut l'idée de prendre sur elle deux porte-monnaies, l'un contenant des noisettes, placé de manière à pouvoir être aisément dérobé, l'autre renfermant de la monnaie, disposé de façon à se trouver à l'abri du vol.

» Ces précautions prises, la dame B... se rendit hier sur le marché, en affectant de n'avoir aucune défiance. Elle se faisait suivre à peu de distance par sa fille, à qui elle avait avait recommandé d'observer si quelqu'un ne venait pas rôder autour d'elle.

» Bientôt la dame B... aperçut la femme devenue l'objet de ses soupçons. Elle alla se placer près d'elle, et, deux minutes après, fouillant dans une de ses poches où elle mis le porte-monnaie aux noisettes, elle reconnut qu'il avait disparu.

» En ce moment, la voleuse s'éloignait. Elle avait ouvert le porte-monnaie, et son contenu lui avait fait comprendre qu'elle était jouée. Elle le jeta sous l'étalage d'une marchande. Mais la fille de la dame B... le découvrit et le remit aux sergents de ville que sa mère avait appelés.

» En présence de cette preuve matérielle, la voleuse ne pouvait nier son méfait, et le commissaire de police devant qui on la conduisit l'envoya à la Préfecture. »

— Voici, d'après le rapport de M. A. Scott, directeur de l'exploitation du chemin de fer du Mont-Cenis (système Fell), des détails sur le grave incident qui a eu lieu sur cette ligne le 2 de ce mois. Il est encore heureux que cet accident soit arrivé à un train de marchandises :

A la date du 3 courant, il est parti de Suse, vers sept heures du soir, un train de marchandises d'un poids de dix-neuf tonnes environ, en destination de Lanslebourg. Une violente tempête sévissait sur la montagne, et le mécanicien a dû s'arrêter à plusieurs reprises par suite de la violence du vent. Ces arrêts ont été causes que l'eau nécessaire à l'alimentation de la machine a été consommée beaucoup plus vite qu'en temps ordinaire. Aussi, à un quatrième arrêt, le mécanicien, désespérant d'arriver à la première prise d'eau, a fait appeler le conducteur-chef pour se concerter avec lui sur les mesures à prendre.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 20 DÉCEMBRE 1869.

— 46 —

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE

MARQUIS DE FOUDRAS.

(Suite).

XXV.

LES DEUX AMOURS.

Corinne garda le silence : elle sentit que l'explication de ce changement de conduite serait un aveu de l'affection qu'elle voulait cacher encore.

— Cependant — reprit Tristan — si je vous demande positivement si vous consentez à unir ma destinée à la vôtre, il faudra bien que vous me répondiez avec franchise.

— Eh bien me le demandez-vous ?

— Sans aucune hésitation — murmura Tristan.

— Sans hésitation, monsieur de Beauregard ! et votre voix est si incertaine qu'elle arrive à peine à mon oreille, malgré le silence profond qui nous environne ; n'importe... je veux croire que votre cœur est plus ferme que votre parole, et je vous répondrai que ma main vous appartiendra le jour où je serai convaincue que votre affection pour moi est assez vraie pour que je puisse espérer qu'elle sera durable.

— Si elle ne l'était pas, pourquoi vous aurais-je demandée en mariage ?

Il est certain que rien ne vous y obligeait ; mais si vous me demandez pourquoi vous l'avez fait, je vous répondrai que ma pénétration ne va pas jusqu'à deviner les motifs des choses que je vois. Rien ne vous force à m'épouser, et cependant c'est malgré vous que vous vous êtes déterminé à ce parti...

— Qui a pu vous dire ?... — interrompit Tristan.

On ne m'a rien dit et on ne pouvait rien m'apprendre... mais j'ai tout vu.

— Alors vous m'aimez, car le cœur seul....

— Eh bien ! oui, je vous aime, monsieur de Beauregard ! — répondit Corinne avec une dignité qui éleva cet aveu à la hauteur d'un refus — mais je vous aime avec douleur, sans espérance, sans illusion, parce que vous, vous ne m'aimerez jamais. — Je suis sûre — ajouta-t-elle — que je serai encore plus malheureuse si je deviens votre femme que si je reste la pauvre fille du docteur Briant.

— Croyez...

— Oui, je crois que vous êtes noble, généreux, fier ; je fais plus, je crois aussi que vous voudriez payer d'un sincère retour l'affection que vous m'avez inspirée, mais je sais que vous ne le pouvez pas, que vous ne le pourrez jamais ; et quand je dis que je le sais, je me trompe, je ne le sais pas, je le sens, ce qui fait que je n'en doute plus.

— Je vous jure que vous êtes dans l'erreur ! — s'écria Tristan avec l'accent d'une sensibilité profonde et vraie.

— En ce moment peut-être... mais demain, monsieur de Beauregard... mais tout à l'heure, quand l'émotion que vous éprouvez sera passée, vous direz-vous encore à vous-même ce que vous m'affirmez avec une sincérité dont je ne suspecte que la durée ? Mettez la main sur le cœur, et répondez-moi avec toute la franchise que j'ai le droit d'attendre d'un homme tel que vous.

Tristan tomba à genoux.

— Eh bien ! puisque vous me connaissez — dit-il — ayez pitié de moi et ne me haïssez pas. C'est vrai ! mille fois vrai ! je suis indigne de vous, et pourtant je prends Dieu à témoin que je donnerais ma vie pour avoir le droit de vous aimer un jour. Ne vous découragez pas, Corinne ! je guérirai peut-être de ce mal affreux qui me dévore, et alors, je viendrai vous supplier de me pardonner et de me faire oublier les douleurs auxquelles je vous ai condamnée. Ah ! vous n'êtes pas seule à souffrir de ma fatale organisation ! Ma sœur ! ma pauvre sœur ! est aussi ma victime. Ne soyez pas plus cruelle qu'elle, je vous en supplie.

— Relevez-vous, monsieur — reprit Corinne avec une angélique douceur — et écoutez-moi. Les paroles que vous venez de prononcer m'ont fait du bien et elles me donnent un peu d'espérance parce que le sentiment qui les a dictées me paraît sincère. Mais si vous voulez que cet espoir devienne de la confiance, ne cherchez plus à abuser personne. Vous me dites de ne pas me décourager, cela dépend de vous. Soyez vrai, Tristan — ajouta-t-elle avec émotion — soyez vrai, et moi je serai patiente. Nous ne sommes encore que des enfants, l'avenir est donc à nous. L'avenir ; comprenez-vous tout ce que ce mot a de douceur pour le cœur qui est sûr de soi ? mais comprenez-vous tout ce qu'il a d'affreux quand...

— N'achevez pas, Corinne ! et dites-moi, ce que vous voulez que je fasse ?

— Que vous n'abusiez personne, je vous l'ai déjà dit ; que vous ne retiriez pas d'une main ce que vous donnez de l'autre ; que vous ne sortiez pas d'une agitation par un trouble ; en un mot, que vous fixiez votre volonté dussiez-vous briser mon cœur en la fixant.

— Mais les engagements que j'ai pris.

— Si par ces mots vous entendez la demande que vous avez faite à mes parents, je vous dirai que ce ne doit être un obstacle à entrer dans la voie que mon affection vous conseille. D'abord, pour rien au monde, je ne consentirais à vous épouser dans l'état où vous êtes. Votre amie peut se résigner à douter de votre cœur, votre comprgne en mourait, parce qu'elle aurait le droit d'en mourir.

— Ah ! Corinne.... Mais que dire à votre père ? car enfin il est impossible que je ne lui parle pas prochainement de tout ce qui s'est passé entre nous hier.

— Il va revenir tout à l'heure : en lui avouant notre entrevue, j'aurai soin d'ajouter que je suis contente de vous... Je crois que je le pourrai.

En ce moment un éclair plus lumineux que tous ceux qui l'avaient précédé, rayonna dans l'appartement, et Tristan aperçut le pâle visage de Corinne, et son doux regard, qui était attaché sur lui avec l'expression de la plus douloureuse sympathie.

— Adieu, monsieur de Beauregard — dit-elle — souvenez-vous que vous sortez de cette maison entièrement libre. N'est-ce pas là ce que nous voulions tous deux ?

La suite au prochain numéro